

RENÉ MARAN
LA VIE INTÉRIEURE

A. P.
2401
()

Yes deux patries

I



Bordeaux. Après-midi de dimanche, des quais.
Le fleuve jaune et lent semble être lourd de rêve.
Tramways qui passent. Lits de débardeurs en grève.
Diallis d'oiseaux. Chansons de marins débarqués.

Dans l'azur un ballon. Mille regards braqués.
Doigts qui montrent le lest du ballon qui s'élève.
Quelques bastards autour d'un chat maigre qui crève
Et braillards, de voyous aux yeux bigles, flanqués.

Estaminets remplis de flacons verts et rouges.
Souteneurs en lambeaux accompagnés de gouges.
Jurons. Athropements. Lits rangues. Coups de poings.

Le douanier qui s'approche et les sépare écopé.
Dispersion tumultueuse des témoins
Et les combattants saouls vont pincer une choppe.

A ma mère

II

Te souviens-tu toujours des cocotiers en queue,
Des arbres pleins de bruits, de leur mouvant décor,
De nos champs onduleux où l'apaisement dort,
De nos ruisseaux profonds qu'aime le hochet, queue ?

Dis, te rappelles-tu ces soirs où l'ombre bleue
Mystérieusement envahissait le port,
Des barques dans la rade et les étoiles d'or
Et le vent chuchoteur rôdant de lieue en lieue ?

Va, nous retournerons y mourir quelque jour.
Là-bas il est trop d'ombre endormeuse et d'amour,
De cloches dont la voix de bronze vibre et tinte,
De rires, de chansons, de calme, de printemps
Pour que sa souvenance en moi se soit éteinte,
— Charbon qu'a recouvert de sa cendre le temps —.

LE LIVRE D'AMOUR.

Souffrance.

Le tristesse du solitaire
Dont le cœur pleure à chaque pas,
L'aggrave, du poignant mystère
D'être heureux en ne l'étant pas.

Dans cette âme qui ne consume
Que des souvenirs indistincts,
Chède encore, et secrète, fume
De cendre des désirs éteints...

Je suis ainsi. Vous savez toute,
Vous qui fûtes tout mon bonheur,
Si cependant des jours de doute
Où je sonde mon pauvre cœur.

Rien de notre amour ne subsiste,
Car je sens mon cœur si meurtri,
Les jours-là que je suis plus triste
Des ma souffrance sans un cri.

Je songe... Et tandis que s'égarait,
Dans la lampe, en un bruit vibrant,
D'huile, — dans l'ombre qui m'écoute,
Je perds mon bonheur, en rêvant.

Obsession.

Vous m'avez dit: "Fermez les yeux,
Méchamment, parce que l'on vous aime..."
Si je ferme mes yeux anxieux,
Mais je vois voyez bien, quand même.

Vous m'avez dit, tendre et fraîche:
"Pour qu'elles ne disent plus: non,
Fermez donc ces lèvres..." Ma bouche
Chuchotait toujours votre nom.

Sans la caresse de vos doigts,
Vous m'avez bouché chaque oreille.
En vain. Car j'entends votre voix
Bourdonner ainsi qu'une veuille.

Et si, vous me disiez, colère:
"Publiez toutes nos amours;
Partez..." Hélas! dans ma misère
Je vous verrai toujours, toujours...

Septembre.

de vent pleure... Et je songe, un peu,
sous la lampe sur flammes tiédies
Dont le roulement de feu
Nous module des mélodies,

Et plu durant tout le jour.
Et la pluie, humble et continue,
Fait toujours, son bruit lent et sourd
Dans l'invisible nuit venue.

Je vous si, là, tout près de moi.
Mais, sans vous, dire une parole,
des yeux clos, heureux comme un roi;
Dans mes souvenirs je m'isole.

Quis j'entr'ouvre mes yeux fermés
Et les promène dans ma chambre
Où sont mes livres embués
Des rases blanches de septembre.

Et, confiné dans mon amour,
sous la pénombre qui bruine,
Je contemple votre front laud
Qui un léger sommeil dodeline.



Berceuse.

de lampe calme allume l'ombre.
La chaste rade tout autour
Des vieux livres où elle dénombre
De sa flamme en peine d'amour.

Vos yeux, nays de l'assitude,
Lignotent. Mais je fais semblant
D'être absorbé par une étude
Et de noircir du papier blanc.

In me voyent feindre d'écrire,
Vous suez, de vos doigts rosés,
Voulu m'envoyer un sourire
Qui s'accompagnerait de longs baisers.

Mais vous n'avez pas pu les faire,
Les gestes vobles, vainement.
Endormez-vous : la nuit légère
Vous berce, toute, en ce moment.

Votre front oscille et tournoie ;
Dès votre souffle est pareil.
Endormez-vous : j'ai sur moi la joie
De veiller sur votre sommeil...

Solitude

Un jour, — que je n'ose prévoir —
Vous partirez, comme les autres,
Je cèderai mon désespoir
Dans ces mains qui tiennent les vôtres.

J'ai sur moi froid tout près de mon feu ;
Le vent noir pleure, sans doute...
Mais, sans vous retourner, un peu,
Vous vous enfuyez, sur la route.

Je resterai dans mon oubli,
Malgré tout espoir d'au revoir,
Comme un syohisant pâli
Croit son heine éloignée encore.

Puis, bientôt sur mon cœur dormant,
Plus grave et doux que d'habitude,
Rênera, triste, infiniment,
La grandeur de la solitude.



A. Maran.



René Maran

La Vie Intérieure.

Poèmes
(1909 - 1912)

Paris
Édition du Beffroi
33 Avenue des Gobelins 33



La Vie Intérieure.

Il a été tiré de cet ouvrage
Quinze exemplaires sur papier de Hollande
numérotés à la presse de 1 à 15.

Prix: 10 fr.

Justification du tirage.

(reproduire si possible la gravure sur bois qui se trouve
dans "d'illimité", page 22)

Tous droits de reproduction et de traduction réservés

René Maran.

LA VIE INTÉRIEURE

Poèmes
(1909-1912)

Paris
Édition du Beffroi
33 Avenue des Gobelins 33



Amis de mon cœur, vous pour qui j'ai écrit naguère,
voici encore des poèmes d'une grande douceur triste.

Sur eux, presque toujours, flottent les mêmes mots
l'impudemment tendres. Ils ont voulu dépeindre les sensations
différentes et les nuances d'âme d'une âme qui a su rester
identique à elle-même à travers la chute successive des
chimères, ces feuilles de l'âge.

Puisse une lecture émue, et pieuse, et qui attarde
davantage sa tendresse de page en page, vous en faire com-
prendre, aux heures de la brume et de l'ombre, toute la
simple et noble et mélancolique profondeur...

R. M.

LE BRÉVIAIRE D'AMOUR.

Penser la même chose, et ne pas se le dire.

Georges Rodenbach.

Je vais partir un de ces jours,
 En pleurant comme une légie,
 Devers les lumineux séjours
 Du soleil et de la magie.

J'emporterai votre douleur
 Par pur amour et pour ma peine.
 Vous me serez presque une sœur,
 Toujours proche bien que lointaine.

Sans trop croire en votre serment,
 Je vous verrai toujours pareille.
 Vos phrases d'ombre gravement
 Résonneront dans mon oreille.

Mes grands yeux embrumés de pleurs,
 Quand viendra l'ombre et la prière,
 Vous verront égrenant des fleurs
 Sous des dentelles de lumière.

Le vent fera claquer soudain
 De battant sonore des portes,
 Tandis qu'au fond du vieux jardin
 Cressailleront les feuilles mortes.

Mais, sans entendre leurs bruits fous,
 Attentive, entre nos deux lampes,
 Vous conserverez cet air doux
 Qu'ont les vierges sur les estampes.

Vous songerez à vous, à moi
 Qui vous aime comme on adore;
 Au bonheur de n'avoir qu'un toit;
 A notre amour qui dure encore.

Alors, en secouant le front,
 Autour des lampes de cuivre
 Vos mains chercheuses trouveront
 Des pages tristes de mon livre.

In saisissant mon livre humain
Vous verrez que l'on peut, sans peine,
Soupeser, toute, dans la main,
L'imagination humaine.

Vos yeux évoqueront, au loin,
Des yeux de celui qui vous aime,
Et vous pleurerez, en un coin...
Puis, rouvrant le tendre poème

Dont vous scanderez sur vos doigts
L'ondulation cadencée,
Vous le lirez avec la voix
Fugitive de la pensée.

Je ne suis qu'un pauvre rêveur
Qui tout commence et rien n'achève.
J'ai peur même d'une lueur;
Je redoute même le rêve.

Je ne suis qu'un pauvre rêveur
Craignant la vie, aimant la femme,
Mais qui résorbe sa ferveur
Comme l'on résorbe une flamme.

J'aime tout, famille et clocher,
D'un amour à fleur d'invisible.
Je n'ai rien à me reprocher
Que d'avoir été trop paisible.

Je trouve cependant bien dur
De n'avoir su plaire à personne,
Quand dans mon cœur épris d'azur
J'entends l'angelus gris qui sonne.

Mais j'ai déjà tant, tant souffert,
Qu'à la douleur je m'accoutume.
Si sur moi s'allonge l'hiver,
Je ne connais plus l'amertume.

Qui importe! le ciel peut neiger
Et neiger en ses blancheurs laies:
Je caresse d'un doigt léger
L'ennui de vos peines légères.

Je vous sais toute, en ce moment,
O moi, qui vous aime... J'incline
La tête, et, vous, bien doucement,
Vous la berce, tendre et câline.

J'ai vos doigts lourds sur mes yeux lourds;
Je suis loin de nous deux; j'oublie...
Pourquoi vous efforcer toujours
D'endormir ma mélancolie?

4
Au lieu de murmurer, tout bas,
Ce que nous pouvons nous écrire,
Dans l'ombre couleur de lilas
Lisons nous bien sans rien dire.

Car rien n'égale, dans mon cœur
Plein de chimères ampieuses,
La silencieuse douceur
De nos amours silencieuses.

De la tristesse flotte et vole
Autour de vous, autour de nous.
Mais nulle inutile parole
Ne troublera le soir jaloux.

d'huile dégoutte dans la lampe
Tandis que, près de l'abat-jour,
Vous lisez, le poing à la tempe,
Un roman où l'on meurt d'amour.

Parfois une phalène froisse
de verre de la lampe d'or.
Puis son bourdonnement d'angoisse
Désiret comme un bruit qui s'endort.

de bruit hésitant du pendule,
de bruit lourd du balancier lent
Remplit le terne crépuscule
De son seul tic-tac indolent.

Je ne vois que votre visage
Penché sur le livre; et je vois
De la lumière sur la page,
De la lumière sur vos doigts.

Et je comprends que vos yeux chers,
Dans l'isolement où je sombre,
Font seuls la douceur des soirs clairs
Et l'intimité des soirs d'ombre.

de soir clair convie au repos.
 Mais, bien souvent, ma pensée erre,
 Sous l'abat-jour de mes cils clos,
 Dans la pâleur crépusculaire.

Alors vous venez vous asseoir
 Près de celui qui vous encombre,
 Et je devine, sans les voir,
 Vos yeux noirs illuminés d'ombre.

Il fait tiède. Je souffre un peu
 De vous avoir toute. J'écoute
 Grandir ce bruit dans le soir bleu;
 J'écoute ce bruit sur la route.

Presque oublieux du temps passé
 Où sa souffrance était divine,
 Mon cœur bat, ni lent, ni pressé,
 Rouge horloge de ma poitrine.

J'écoute. Il me semble, parfois,
 Gêmer autour de ma somnolence,
 Entendre des rumeurs de voix
 Ou de sanglots, dans le silence.

J'écoute. Et je n'entends plus rien
 Que mon oreille qui bourdonne
 Ou qui un murmure aérien...
 Une heure passe; une heure sonne.

Puis vous venez sur mes genoux;
 Amour, pour me forcer d'écrire.
 Mais je ne vois plus rien que "nous",
 Que "vous" et que "votre" s'ouvrir.

Je respire votre parfum
 Dans tous les parfums de l'espace.
 "Vous" et "moi" nous ne sommes "qu'un"...
 Une heure sonne; une heure passe.

Et comme je vous vois souffrir
De ma tristesse continue,
Souriant, mais triste - à mourir -
D'une inquiétude inconnue,

Ne trouvant rien de mieux en moi,
Femme au pur profil de Madonne,
Pour réconforter votre émoi,
C'est tout mon cœur que je vous donne.

4
8
La tristesse du solitaire
Dont le cœur pleure à chaque pas,
S'aggrave du poignant mystère
D'être heureuse en ne l'étant pas.

Dans cette âme qui ne consume
Que des souvenirs indistincts,
Chaude encore, et secrète, fume
La cendre des désirs éteints.

Je suis ainsi. Vous ayant toute,
Vous qui tissez tout mon bonheur,
J'ai cependant des jours de doute
Où j'écoute mon pauvre cœur.

Rien de notre amour ne subsiste,
Car je sens mon cœur si meurtri,
Ces jours là, que je suis plus triste
De ma souffrance sans un cri.

Je songe. Et tandis que s'égoutte,
Dans la lampe, en un bruit vivant,
L'huile, — dans l'ombre qui m'écoute,
Je perds mon bonheur, en rêvant.

VI


2

Vous m'avez dit: " Fermez les yeux,
Méchant, parce que l'on vous aime."
J'ai fermé mes yeux anxieux;
Mais je vous voyais bien, quand même.

Vous m'avez dit, tendre et farouche:
"Pour qu'elles ne disent plus: non,
Fermez donc ces lèvres..." Ma bouche
Chuchotait toujours votre nom.

Sous la caresse de vos doigts,
Vous m'avez bouché chaque oreille;
In vain. Car j'entends votre voix
Bourdonner ainsi qu'une abeille.

Et si vous me disiez, colère:
"Oubliez toutes nos amours;
Partez!..." Hélas! dans ma misère,
Je vous verrais toujours, toujours...

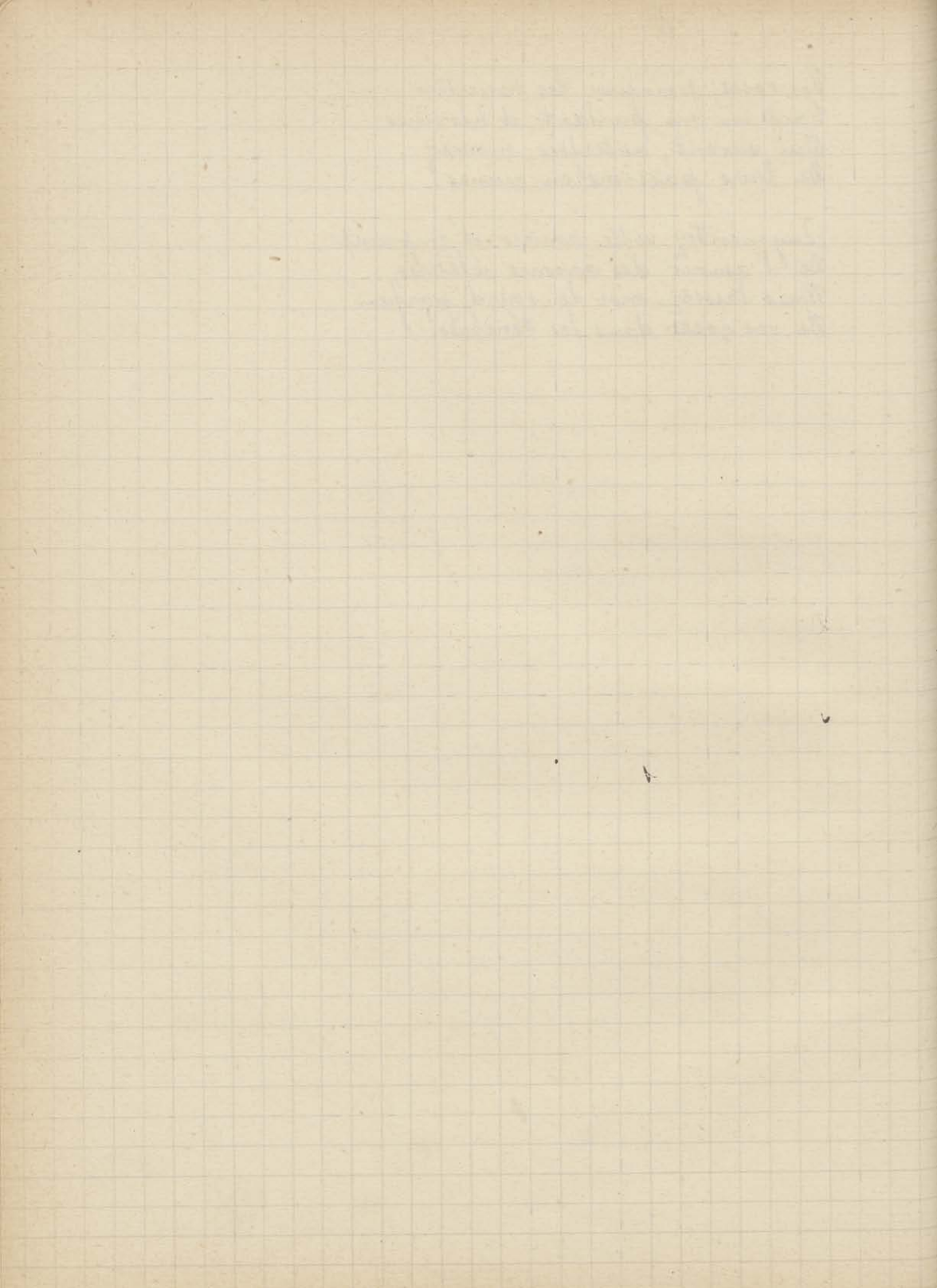


VII

10

Vos roses, pourquoi les meurtrier
Croit en me parlant d'héroïnes
Qui surent, autrefois, mourir
De leurs passions en ruines?

Augmentez votre amour d'emprunt
De l'amour des amours célèbres,
Mais laissez-moi le sourd parfum
De vos roses dans les ténèbres!



Le vent pleure, et je songe, un peu,
 Sous la lampe aux flammes tiédies
 Dont le rontonnement de feu
 Nous module des mélodies.

Il a plu durant tout le jour
 Et la pluie, humble et continue,
 Fait toujours son bruit lent et sourd
 Dans l'invisible nuit venue.

Je vous ai là, tout près de moi.
 Or, sans vous dire une parole,
 Les yeux clos, heureux comme un roi,
 Dans mes souvenirs je m'isole.

Puis j'entr'ouvre mes yeux fermés
 Et les promène dans la chambre
 Où sont mes livres embaumés
 Des roses blanches de septembre.

Et, confiné dans mon amour,
 Sous la pénombre qui bruine,
 Je contemple votre front lourd
 Qui un léger sommeil dodeline.

La lampe calme allume l'ombre.
Sa clarté rôde tout autour
Des vieux livres qu'elle dénombre
De sa flamme en peine d'amour.

Vos yeux, noyés de lassitude,
Clignent. Mais je fais semblant
D'être absorbé par une étude
Et de noircir du papier blanc.

In me voyant feindre d'écrire,
Vous avez, de vos doigts rosés,
Voulu m'envoyer un sourire
Qui accompagnaient de longs baisers.

Mais vous n'avez pas pu les faire,
Les gestes vobus vainement.
Endormez-vous. La nuit légère
Vous berce toute en ce moment.

Votre front oscille et tournoie;
Déjà votre souffle est pareil.
Endormez-vous! J'aurai la joie
De veiller sur votre sommeil.

13

X

Un jour, — je n'ose le prévoir —
Vous partirez comme les autres.
Je cèderai mon désespoir
Dans ces mains qui tiennent les vôtres.

J'aurai froid auprès de mon feu.
Un vent noir pleurera sans doute.
Mais, sans vous retourner un peu,
Vous vous enfuirez sur la route.

Dans les ombres de mon oubli,
Malgré tout, j'attendrai l'aurore;
Ainsi l'agonisant pâli
Croît son heure lointaine encore.

Puis, enfin, sur mon cœur dormant,
Plus grave et dour que d'habitude
Planera, triste infiniment,
La grandeur de la solitude.

14
STANCES.

11
A la mémoire de mon ami Grive.

I

Omnia tecum una perierunt gaudia nostra,
Quae tuis in vita dulcis aiebat amor.

Catulle.

16
Mon pauvre ami lointain, vous n'êtes plus qu'un songe.
Parmi des morts bien chers, vous n'êtes plus qu'un mort,
Vous n'êtes plus qu'un nom sur qui l'ombre s'allonge.
Bien que vous m'ayez plu tardivement, le sort
Ne vous a point permis d'attendre mon retour
Davantage, et je suis en pleurs, ne pouvant croire
Que vous soyez déjà banni de la mémoire
De ceux qui font d'oubli leur pain de chaque jour.
Vous êtes loin de tout: de moi, de ma pensée;
De ma voix tantôt sourde et tantôt cadencée;
De mon regard où tant de douleur vient mourir;
De l'azur où demeure un moment mon soupir;
Car le vent sinueux qui dépasse les plaines,
Qui dépasse les monts immuables, le vent
Ne pourrait même plus réunir nos haleines,
Puisque vous êtes mort et que je suis vivant...

Après avoir soumis les hasards de la vie,
Votre cœur n'ayant point connu la dureté,
Vous disiez: "J'ai souffert; et c'est là ma fierté
D'avoir, avant les joies de la riche embellie,
Eu toujours en l'amour ainsi qu'en la bonté!..."
Mon pauvre ami lointain, vous parliez comme un sage.
La sérénité d'âme éloigne tout orage
D'une raison qui trouve en croire un réconfort.
Mais pourquoi, devinant que s'approchait la mort,
Avez-vous sangloté, cher enfui: "C'est dommage
De partir quand la joie encourage l'effort!..."
Il ne fallait rien dire. Au contact de la vie,
D'œuvre naît, et prospère, et se fane, et s'oublie;
Comme nous. Délivrés de la nuit de la chair,
Nous voquons sur les ans comme sur une mer,
Jusqu'au jour où, malgré les pleurs qu'on peut répandre,
Nos corps, ombres d'oubli, fument la même cendre...

La joie et le bonheur que vous pensiez avoir
Sont deux mots reflétés par un secret miroir
Mais qui n'ont jamais pu naître dans l'âme ensemble.
L'une, passe au grand trot; l'autre, préfère l'amble.

17
Ils se cherchent partout, et de nuit, et d'aurore,
sur les chemins. Ainsi, les nymphes aux longs bras
se poursuivent toujours tout autour de l'amphore,
se poursuivent toujours, et ne le savent pas.
Et lorsque épanouie en coupe de pétales
la rose, fleur de feu, déborde de parfums,
de noir troupeau du vent s'agrége, et ses rafales
Aux rosiers défeuillés font de larges emprunts!

La joie et le bonheur ne vont jamais ensemble;
L'une, passe au grand trot; l'autre, préfère l'amble...

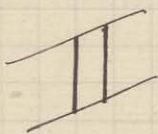
Sont ce que vous aimez, vous ne le verrez plus.
Déjà, dans l'air humide, avec un bruit confus
Qui froisse la pâleur des brumes diaphanes,
Mélancoliquement tourne le vol des fanes
Au-dessus des chemins ravinés par les chars.
Mais vous ne verrez plus bruiner nos brouillards;
Mais vous ne verrez plus, jeunesse de l'année,
Le printemps plein d'oiseaux; et vous ne verrez plus,
Inspirant la fraîcheur à la moindre halnée,
Des chênes sourcilleux aux rameaux chevelus.
Mais vous n'entendrez plus le branle des matines
Nous butiner comme l'odeur de nos collines
Autour des bouleaux, des saules et des houx.
Vous serez, chaque soir, un peu plus loin de nous.
Et lorsque les regrets, noir souvenir des faibles,
Poindront nos cœurs jusqu'ou nous ne descendons pas,
Vous ne pourrez plus voir reflleurir les lilas,
Vous ne pourrez plus voir s'empourprer les hièbles...

Dormez... Sont mon bonheur est fait de souvenir.
Dormez!... Il fait plus froid; l'automne va mourir;
Mon cœur attend l'heure des lampes allumées...
Des oiseaux migrateurs, par triangles, s'en vont.
Ils ne sont déjà plus qu'un point noir qui se fond
Dans les lointains lourds de brouillards et de fumées.
Or vous sentant plus proche en mon cœur plus profond,
Au secret souvenir des tristesses fermées
Ma plainte se fait calme, et lente et ma voix, pure,
De peur de remuer, même par ce murmure

16

Au tournoisement mouillé d'une feuille pareil,
de repos éternel où dort votre sommeil.
Et l'hymne s'assourdit pour se perdre en moi-même
Où va se prolonger le thème initial.
Car, sachant que pleurer devant tous est un mal,
En un coin de mon cœur j'isole ceup que j'aime
Jusqu'au jour d'entre tous les jours où je préfère,
Les yeux ne voyant plus qu'ent moi-même, écouter,
Absent du monde obscur qui m'oblige à me taire,
Mon âme s'émonvoir et ma douleur chanter...

19
à la mémoire de mon Père.



Toutes choses sont passagères
Et le temps aux ailes légères
Les précipite vers leur fin.

Ernest l'Hermite.

I

20
Toi qui n'es plus qu'un peu de poussière illusoire,
Noble cendre d'une ombre humaine, âme d'un jour,
J'ai sculpté ton image avec un souple amour
Et l'ai placée au seuil mortel de ma mémoire.

Puis j'ai voulu, devant les rivages que moire
La houle du futur répandue alentour,
De même que Phryné s'offrait nue à la Cour,
M'offrir au jugement souverain de la gloire,

Afin que, hors des nuits millénaires surgi,
Seulement soucieux du Destin qui régit
La belle ascension des âmes de lumière,

Dans la splendeur et le soleil, tel un pennon,
Plus haut que tous les noms qu'un vent de cime aère,
Soit brandi l'immortel orgueil de notre nom.

II

O toi, qui sus toujours marcher d'un pas égal,
 Sur le chemin étroit bordé des fleurs du mal,
 O mon père, soutien de mes jeunes années,
 Sois béni! des leçons que tu m'avais données,
 De courage secret et l'intime vertu,
 Sont les plus purs trésors de mon cœur abattu.
 Ayant su dispenser largement ta liesse,
 Tu gardais pour toi seul une chaste tristesse,
 Préférant respirer, longtemps avant mourir,
 Comme un silencieux parfum le souvenir...

Ton œuvre te survit. Chaque jour je contemple
 L'héritage royal que j'ai dans ton exemple.
 Et s'il m'est confirmé que le but poursuivi,
 Même en me découvrant l'attrait de son défi,
 Et l'obscure beauté qui son faite couronne,
 N'est qu'un leurre, pareil à ces fruits de l'automne,
 Duveteux et dorés, mais si haut suspendus
 Qui ils sont les paradis de nos rêves perdus,
 Malgré tout, vers ce but fugitif je veux tendre,
 Afin que mon vouloir rejoigne ta cendre...

tu n'es plus, mon pauvre père;
je sais bien que tu n'es plus.
l'ombre vient; l'ombre prospère.
tous mes pleurs sont superflus.

Il pleut... Un bruit vain persiste
dans un vase de Gallé.
Oh! le vent... Je me sens triste
comme le roi de Chulé.

Sans cesse, il pleut sur la route.
la pluie au vent fait écho.
Je ne songe à rien... j'écoute
de bruit mobile de l'eau.

Et l'ennui vient avec l'ombre.
l'heure naît et l'heure meurt.
Il pleut; toujours... Il fait sombre
dans l'automne et dans mon cœur.

IV

O rumeur dans laquelle, aujourd'hui, nous songeons,
Rumeur connue,
d'automne vous fera courir entre les joncs
Où l'eau sinue.

Rumeur dont la tristesse est vaine à retenir,
Comme une haleine,
Vous ne serez qu'une ombre au front du souvenir,
Une ombre, à peine...

Or tout homme, ici bas, produira sa rumeur
De triste pluie,
Puis le temps fera d'abord l'homme, et le pleur
Qui un jour essuie.

26
↓
Toute feuille tombée au vent
Prophétise la fin prochaine
Du bel automne, auparavant
Romp sur l'embrave et sur le chêne.

La chute est déjà dans l'essor
Mystérieusement écrite,
Et dans chaque nouvelle mort
C'est un peu de nous qui s'effrite.

VI

Contemplateur de l'ombre ou rêveur de la cime,
Quel que soit l'idéal tenu,
Qui ne peut s'opiler du sort qui nous décime
Une fois le moment venu.

Car la plus noire nuit est dans la claire aurore,
Comme le sel est dans l'embrun;
Car la plus belle rose, hélas! se décolore
Avant de perdre son parfum.

26
Du fleuveur parfum des chrysanthèmes lourds
Puisant plus de désir et de tristesse encore,
Dans les premiers brouillards, dans les derniers beaux jours
d'automne dépoillé pleure et se décolore.

Mais tandis qu'en leur cours les destins inconnus
Prennent les souvenirs que la douleur nous laisse,
Malgré tant de beaux jours, pour d'autres revenus,
Un jour ramènera l'automne et ma tristesse.

24
VIII

Dans un plus lourd soupir étouffant tes soupirs,
En toi-même écoutant l'automne se répandre,
Bien qu'il soit vain de remuer des souvenirs,
Songe auprès des chenêts et tisonne la cendre.

IX

Rumeurs qui reforcent le calme des vallées;
 Cloches dans le brouillard, vignes échouées;
 Meuglements étonnés du tisserin d'un grelot
 Dont le clair souvenir persiste dans l'écho;
 Frisselis décharnés des rameaux sans feuillage,
 Vous que le vent d'automne, en fuyant, déceurage
 D'un murmure si gravement présageux,
 Que l'amour monte au cœur et la tristesse aux yeux,
 Vous aviez la douleur qu'un soir d'octobre exhale.
 Mais lorsqu'il a quitté pour le grand pays pâle
 La maison qui penchait la bonté de son toit,
 Automne pluvieux, as-tu pleuré pour moi?

29

~~X~~

Comme tous, à regret, j'obéis à la loi
Qui nous fait oublier les visages qu'on aime.
Mon père, chaque jour me rapproche de toi,
Et pourtant chaque jour t'éloigne de moi-même.

ton souvenir est un parfum triste qui meurt
D'avoir vécu longtemps au fond de ma tristesse.
Un sourire distrait remplace ma douleur
Qui, plus loin que mon cœur, à présent s'intéresse.

Mais quand le soir augmente à l'écho de mes pas
Et que de mes désirs je suppute la somme,
Ainsi qu'un pèlerin caduc, je me sens las,
Avec tant d'idéal, de n'être qu'un pauvre homme.

Toi qui gardes, songeur dans ton rêve mûré,
 Une oreille droite, hélas! aux lois du nombre,
 Personne ne pourra t'empêcher de pleurer
 De n'avoir pu sauter au-delà de ton ombre.

Déjà, l'automne, au loin, en brumes, va mourir,
 Et le vent pluvieux, et la rumeur qu'il laisse
 Pleurent sur le tombeau fermé du souvenir
 L'écho de ta douleur et de ta morbidesse...

Mais bien que soit pesant ton front, et que tes yeux
 Ne voient le monde entier qu'au travers de toi-même,
 Sur tout ce qui semblait se tendre vers le mieux
 Ne jette pas en vain l'ombre de l'anathème.

Comprends la dignité du bonheur qui s'enfuit,
 Les cloches de l'automne et les fruits que tu cueilles,
 Afin de respirer, dans le vent et la nuit,
 La jeunesse qui tombe au tournoiement des feuilles.

Courbé comme une fleur d'automne sous la pluie,
Vous songez, — et le soir grandit autour de vous —,
Vous songez, solitaire, à la mélancolie,
À la mélancolie aux yeux lointains et dour.

Vous songez... Et les toits s'effondrent dans la brume
Où toutes les rumeurs achèvent de mourir.
Symbole de l'espoir, une lampe s'allume;
Mais vous souffrez d'un mal impossible à guérir.

À quoi bon le regret de l'effort solitaire!
Puisque viennent l'automne et la nuit, il vaut mieux,
Replié sur vous-même, et studieux, vous taire,
Et baisser la clarté qui montait dans vos yeux.

Car votre seul refuge est, maintenant, l'étude;
Car, malgré votre amour d'un destin souriant,
Vous porterez toujours en vous la solitude,
Parce que vous souffrez d'être trop clairvoyant.

Pour Léon Boquet.



Comme un vase d'albâtre où l'on cache un flambeau,
Mettez l'idée au fond de la forme sculptée,
Et d'une lampe ardente éclairez le tombeau.

Théophile Gautier.

I

Humblement, dès ce jour, je veux, en peu de mots,
 encore que j'hésite, interroge ou tâtonne,
 Allier, en mes vers différents et jumeaux,
 la lumière estivale aux pâleurs de l'automne.



II

Quotidiennement hâtif, le jardinier
 Fouille la terre meuble ou ratisse l'allée,
 Afin de mesurer, au soir de sa journée,
 La part de son labeur dans les fruits du panier.

Or si tes vœux sont miens, et s'effarent du blâme
 Qui pourrait transpirer sa pélombre sur eux,
 Comme le jardinier exact et matineux,
 Abonne chaque jour le jardin de ton âme.

III
31
Sous la férule de l'effroi,
da foule te maudit et tremble.
Inbuche ton lourd palefroi
Et guide le, vers elle, à l'amble.

Bombe le buste et que, hautain,
Preux que nul choc ne désarçonne,
Ton poing froisse sous le satin
Sa courte dague brabantonne.

Que ton regard fier et marri,
Malgré leur active amertume,
Impose à ces condottieri
Le fardeau de ta gloire anthume.

Puis serre tes dents, à crier,
Dans ta bouche rouge et farouche;
Arque tes pieds sur l'éthier,
Et défonce la rumeur louche.

Et fui de tous, même honni,
Sois, vivant, la sèche statue
Du robuste Coléoni,
Dont la voix de bronze s'est tue.

La clarté pâle de la lampe autour du mur
semble se faire grave, à la fois, et plus douce:
Ainsi le faible amour qui reçoit ou repousse
Un rêve lilial taché d'un songe impur.

Toute œuvre humaine, et grave, et douce, et grande, exhale
Un double arôme d'innocence et d'impudeur:
d'obscur humilité s'accouple à la splendeur
Et le reflet nous les renvoie en clarté pâle.

37

V

Il pleut. de ciel est gris d'ardoise. Il pleut; toujours.
Parfois, un coup de vent plein de feuilles essuie
sur les arbres retors les larmes de la pluie,
Et les brouillards compacts soulèvent leurs atours.

Puis la pluie, entêtée, au dessus des villages
Goutte, froide et sans fin, en molles miettes d'eau.
Mais qu'importent la pluie et ses brumes! Bientôt
de soleil finira par trouer les nuages.

II

La colline s'incline aux rampes du vallon;
 A la plainte du vent la branche lourde plie,
 Et plie aussi la fleur où pèse le frelon;
 Pourquoi ne point céder à la mélancolie?

Mais les feuilles, les fleurs en parfums, les collines
 s'impregnent, chaque jour, de lumière, au réveil.
 Que m'di-je, pour aider les âmes orphelines,
 la consolation d'un rayon de soleil?

39

VII

Près des flots étalés où soupire Cithyre
Au creux d'un vieux roseau,
Une rame fluide, et lente, et souple, étire
Sa chevelure d'eau.

La molle plainte de la mer, et le murmure
Du vent se mêlent au
Doux murmure apaisé qui penche la ramure
Des pins sur le coteau.

Or Cithyre, embouchant la longue flûte double
Où se marquent ses dents,
Module, tour à tour, le premier regard trouble
De ses désirs ardents

Et le premier baiser qu'il prit sur une bouche
Rouge comme du vin,
Rouge bouche de vierge étrange qu'effarouche
Le rire d'un sylvain.

Puis il dit la douceur du soir sur la colline
Où le troupeau tintant
Revenait, talonné par la brune ophéline
Que son cœur aimait tant.

Il dit le creux écho qui, dans leurs courses après,
Résonnait sous les bois,
La senteur verte et la saveur âcre des cèpres
Qu'ils broyaient ~~des~~ leurs doigts.

Et puis le chant se fait lugubre, et traîne, et poigne
Comme un parfum amer
De résine, ou ce bruit, régulier, qui s'éloigne,
De rames, sur la mer.

Alors, dans l'air qui souffle et pleure, un autre pleure,
Sur un autre roseau,
La plainte qui gémit un peu plus d'heure en heure,
Parcille au bruit de l'eau

40

Qui tombe, incessamment, sur une feuille sèche
Que roussit la saison,
Pareille au bruit de l'eau qui s'égoutte et qui lèche
Les murs d'une maison.

Et les flûtes, plaintives sœurs, mais inégales
Dans leurs accords touchants,
Vantent celle qui dort sous la voix des cigales
Et la verdure des champs.

Car l'homme, à l'égoïsme étroit qu'il mène en laisse
Ose montrer son cœur,
Lorsqu'il prévoit, pour lui, dans une autre tristesse,
Une même douleur.

Belle et mystérieuse, ainsi qu'une statue
Ouvrée avec un long et d'ouïs et sur amour,
Notre pensée aux noirs méandres s'habitue
A voir la nuit s'accroître et succéder au jour.

In nous, tout se résume en précise habitude:
Nous aimons revenir aux livres déjà lus,
Et celui qui souffrait de trop de solitude
Se trouve malheureux quand il n'en souffre plus.

IX

O la plus pâle des saisons,
 C'est l'heure d'ombre continue
 Où les lampes, dans les maisons,
 S'allument!... la nuit est venue.

Et tu songes, sous ton manteau
 De feuilles mortes et de plaintes,
 Que l'heure doit sonner, bientôt,
 De toutes les lampes éteintes.

~~X~~

Si nous avions été plus simples, mon amie,
Nous aurions pu, sans doute, atteindre à ce moment
Où la douleur à deux n'est qu'un enchantement
Pareil à certains soirs beaux par leur accalmie.

Mais, unis par amour de la mélancolie
Plutôt que par l'amour qui torture et qui ment,
Soucieux d'affermir la valeur d'un serment,
Nous avons compliqué nos cœurs et notre vie.

Tu n'es plus là. L'automne est proche; et je suis loin.
Et mes songes d'enfant, qui ne comprennent point
Qui à ne pas être heureux un esprit s'accoutume,

Hélas! me font chercher partout la paix du cœur,
Alors que je pourrais guérir mon amertume
En dépassant l'inquiétude du bonheur.

44
Enfant, la vie est belle à qui sait la surprendre
en ne se blessant pas aux ronces de sa fleur.
Mais, toi, garde toujours ton amour sous la cendre,
au foyer secret de ton cœur.

Et ne recherche plus les effets ni leurs causes,
Et rends grâce au destin qui, malgré ton espoir,
n'a point voulu pour toi d'amour pareil aux roses
qui passent du matin au soir.

Maintenant que l'amour s'est étriqué de moi,
Que le songe a tiré du bloc de ma jeunesse
Une statue humaine et machinale où doit
se briser le désir de toute l'arrogance,

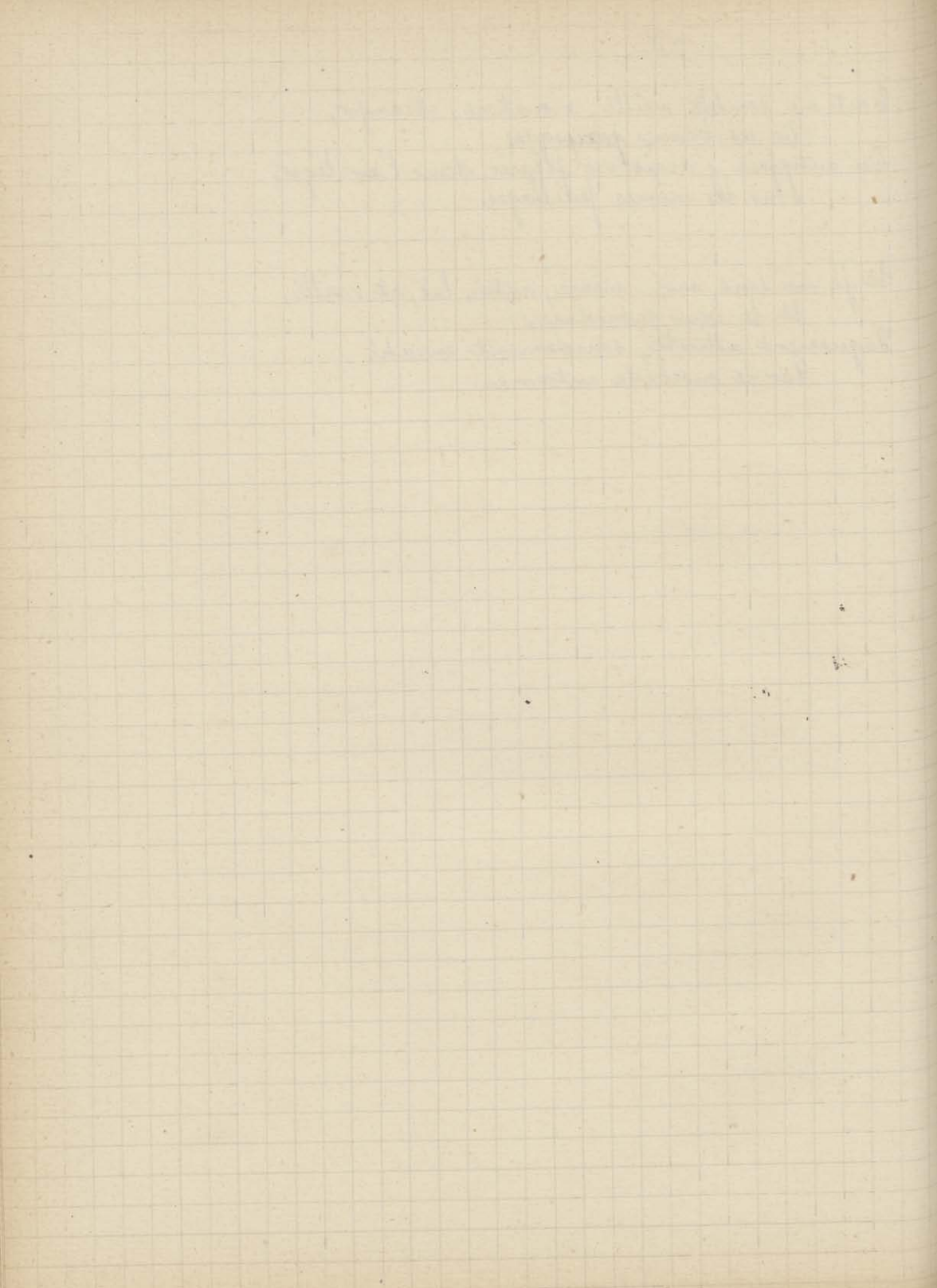
Parfois il me souvient, quand la nuit est tombée,
De ces jours ménagers d'amoureuses ardeurs,
Comme durent longtemps les parfums de Sabée
Dans les vases remplis d'un souvenir d'odeurs.

Il ne faut point, ami, que tu fermes tes yeux,
Que tu fermes tes yeux sur la nuit sans aurore
Si tu n'as pas aimé, si tu n'as pas encore
Senti son rythme fou battre en ton cœur joyeux.

Car le plus beau regard est si vite fermé,
Et le cœur délicat craint tant d'une caresse,
Qu'il te faut dépêcher avant que ne paraisse
L'heure où tu pleureras de n'avoir pas aimé.

Ça me semble vieilli, monotone, étranger,
De ces beaux paysages
Qu'autrefois j'avais vu fleurir dans l'air léger,
Sous les mêmes feuillages.

Et je me sens, moi-même, autre, las, et vieilli,
Et le cœur monotone,
Vaguement attristé, sourdement envahi
Par le morbide automne.



des aloës aigus aux feuilles de métal
 gémissent tristement à la bise qui passe,
 Et les souples rosiers les protègent du mal
 Dont le vent outrageux d'automne les menace.

Or je songe dans mon jardin, en ce moment
 Où l'aldé quindé voit les roses tardives
 lancer leurs fiertés ou pencher mollement
 leurs grâces malades;

Or je glisse de rêve en rêve, d'un regard
 seulement éclairé d'intérieures flammes,
 Ainsi que sur le fleuve où fume le brouillard
 glisse une barque avec un bruit mouillé de rames.

Puis, mort au souvenir des souvenirs défunts,
 Oublieux du regret qui ma force démentre,
 Je respire, en fermant les yeux, vos doux parfums,
 O roses de novembre!

Bien qu'un précoce automne envahisse l'été
Et que son brouillard londe ma pensée obnubile,
Mon esprit, tu n'es pas inquiet ni débile:
Tu t'élèves plus haut que la réalité.

Monte! encore plus haut! Et sache renier
Les désirs et les vains regrets que tu décimes,
Pendant que mon pas se hâte vers les cimes
Où mon orgueil prétend cueillir le noir laurier.

O quoi bon accorder ta pensée à ce livre,
Songeur ingénieux, et te complaire en lui?
As-tu donc oublié que rêver n'est point vivre
Et qu'il faut délaisser le rêve et son déduit?

Déjà, de ses doigts forts, l'âge mûr te couronne,
Que tu lamentes le départ de ton printemps,
Ingrat qui méconnaît le destin qui te donne
Les faits entrevus par tes rêves latents.

Regarde: au loin, la plaine est rouge; et le ciel rouge
Annonce un crépuscule humide ou pluvieux,
Et sa béatitude halitueuse borge
Dans le clignotement répété de tes yeux.

Sois fier; ne pleure plus ta jeunesse finie.
Et puisque sa lumière encore te sourit,
Vois pendre aux rameaux secs, et la feuille ternie,
Et le fruit que l'automne a, pour ta faim, mûri.

de blême automne est sur ton cœur,
Et dehors c'est l'automne blême.
Il pleut. Mais l'humide rumeur,
N'e l'avais-tu pas en toi-même ?

Et la tristesse de ce mois
Dû, sous la bruine, se fane
Toute la floraison des bois,
N'est-ce point de toi qu'elle émane ?

Oh! songeur, songeur trop humain,
Lève ton âme passée:
d'amour ne doit pas, en chemin,
Se distraire de ta pensée.

Et dans l'ombre automnale où meurt
de désir et sa violence,
Se libérant de la douleur,
Ne froisse plus que du silence...

52
Pour ~~André~~ Paulon de Vaulp.

MÉLANCOLIES D' AUTOMNE.

Vos liesses sont passées.
La commune affliction
des a toutes effacées.

Robert Garnier.

I

Bien peu m'importe la gloire;
 Bien peu m'importe l'affront.
 Pleurs d'ombre ou cris de victoire,
 Je sais trop ce qu'ils diront.

Mais je veux, ainsi que Heine
 Dont j'ai compris les leçons,
 Résumer toute ma peine
 En de petites chansons.

II

54

Bien que sa grâce intéresse
Sa candeur à son discours,
Garde pour toi la tristesse
Que laisse la mort des jours.

Pour t'affermir dans l'étude
Qui te rend autre et meilleur,
Il te faut la solitude
Du silence intérieur.

Il faut qu'en l'ombre complice
Où les yeux semblent mourir,
Sa mémoire s'abolisse
En l'oubli du souvenir.

Et si la plume, et le livre
Où tes rêves sont commis,
Au long de tes jours à vivre
Demeurent tes seuls amis;

Si le cercle de la lampe
Se plaît autour de ton front,
Quand des strophes, sous ta tempe,
Les beaux rythmes chanteront,

O toi dont la pauvre enfance,
Vers elle, jadis, sans l'attendre,
Cherche, d'abord, la science
Des heures où l'on se tait..

III

Maladive dogaresse,
Des confins de l'horizon
d'automne étend sa détresse
Jusqu'au seuil de ma maison.

d'hésitant soleil d'automne
Montre à peine sa pâleur,
Et traîne, dans l'air atone,
Sa déclinante douleur.

Et je songe, amer automne,
Que tu penches sur mon toit
Une douleur qui m'étonne,
Puisqu'elle n'est pas à moi...

Pendant que, dans ma chambre,
Je lis des vers de Bellier,
Dehors, l'humide novembre
Scande ses "Reliquiae..."

La moiteur flue et circule,
Comme à l'automne d'avant.
Et voici le crépuscule,
Avec la pluie et le vent...

Le soir, le doux soir, m'envoûte.
Je ne sais plus, à présent,
Si je lis, ou si j'écoute
Mon cœur qui parle, en lisant...

Mon Bellier, si ton poème,
Jusqu'à ce point là m'émeut,
C'est que, par sa douceur même,
Ton âme est la mienne, un peu.

Car tu n'aimais que les heures
Où tous les souvenirs morts,
En leurs musiques mineures,
Semblaient dire ton remords...

O Bellier, mon feu chantonne.
J'ai clos ton livre, à demi...
C'est le morne et pâle automne:
Pourquoi n'es-tu plus, ami?

V

Splendide, ainsi qu'un poème
De mutisme et de dédain,
d'orgueil blanc d'un chrysanthème
Se dresse dans le jardin.

Imphatique sur sa tige,
Il érige sa fierté,
D'un bel élan de vertige
Sur les roses de l'été.

Mais prends garde à ta couronne,
Fleur royale au chef neigeux,
Car voici le vent d'automne,
Funeste aux fronts outrageux.

Déjà, sa voix de tempête,
Gluve de pluie et de pleurs,
En combattant ta haute tête,
S'égale aux plus humbles fleurs.

Et que si, par démesure,
Tu redressais, en secret,
Ton front souillé par l'injure,
— d'ouragan te briserait!

VII

55

Le qui plait à ma tendresse
Quand tu rêves près de moi,
C'est, tout d'abord, ta simplicité
Avant autre chose, - et toi...

Lorsque tu veus l'accalmie
Qui t'a quittée un moment,
Tu t'accordes, mon amie,
Et tu pleures, simplement.

Tu pleures... Mais c'est à peine
Si, dans l'ombre, l'on entend
Persister, un peu, ta peine,
En un écho sanglotant.

Puis, comme un soleil d'automne,
Pâle, reparait, bientôt,
Ton sourire qui s'étonne
D'être toujours simple et beau.

Aussi, - je dois te le dire,
Car j'y pense trop souvent -
Est-ce bien ton beau sourire
Que j'aime, ou toi, mon enfant?

Il est des soirs d'amertume
Où, dans notre esprit, lointain,
Un vieil amour se consume,
Se ravive, et puis s'éteint;

Où, le poing contre la tempe,
On s' imagine, à mi-voix,
Sous la clarté de la lampe,
Naïveté d'autrefois...

Or les méchantes années,
Sans hâte vaine, ont terni
Nos illusions fanées
Et notre espoir d'infini.

Nous avons baré nos portes
Sous les rigides verrous,
Et les étoiles sont mortes
Qui brillaient encore en nous...

Mais voici les soirs de brume
Qui me feront regretter,
Par leur féconde amertume,
Les jours, ô naïveté,

Où la sèche inquiétude
Qui amollissait ta fraîcheur,
Était, dans ma solitude,
Comme une oasis du cœur.

Ami, retiens ton blasphème.
 La tristesse ne vient pas,
 Tu le sais bien, de toi-même,
 Mais de ton front lourd et las.

La jeunesse aimant les quivres,
 Les stryges, les nécromants,
 N'as-tu point lu trop de livres
 Qui n'étaient que des romans?

Oui... Tu souffres des visages
 Qui'un vide secret rend beaux;
 Tu souffres de trop d'images;
 Tu souffres de trop de mots...

Je n'ai pu, sur ma terrasse,
lire ou relire, aujourd'hui,
De ces œuvres dont l'extrait
suffit, seule, à mon déduit.

d'automne romp, par la ville,
Faisait bruire un tel air,
Que j'ai laissé mon Virgile
Au berlis du rocking-chair.

Car il faut que l'on demeure,
Certains jours, loin de tout bruit,
A longtemps savourer l'heure
Qui vient, qui passe, et qui fuit...

62

O jeunesse, ma jeunesse,
Pourquoi faut-il que, toujours,
Du fond du passé, renaisse
La candeur de mes amours?

Pourquoi faut-il que j'y songe
Toutes les fois que j'entends
Des mots du même mensonge
Et leurs aveux de printemps?

Pourquoi faut-il que s'étonne
Du que sanglote ma voix?
N'est-ce pas déjà l'automne
Qui défeuille, au loin, les bois?

N'est-ce pas déjà, tristesse,
Les jours brefs qui plaisent tant
Par leur pâle morbidesse,
Que ruidie et tord l'autan?

Et puisque vient l'ombre agile
Sur la rose et sur l'arum,
Mieux vaut lire en ton Virgile:
"Et jam procul villarum..."

In ce jour de nostalgie,
 "... Quem labor assiduus..."
 Je lamente une élégie
 Du douloureux Tibullus,

Où, scandant la belle idée
 D'un pur poème d'amour,
 De dactyle et le spondée
 Se succèdent, tout à tour.

Car, loin des bruits de la guerre
 Et de son cher Messala,
 Tibullus le poitrinaire
 Reste auprès de Délia,

Préférant, sous un platane,
 Chercher, au septentrion,
 Si la lyre mantouane
 Ne chante plus Collion.

Rose humaine sans pétales,
 Souples au rythme délicat,
 Tu fais claquer tes crotales,
 Petite Mnasiidikka.

Tu te dis que les canthares
 Pleines du vin parfumé
 Qu'on hume aux sons des cithares,
 Te volent ton bien aimé;

Tu te dis que les convives
 N'écotent pas ta chanson,
 Mais croient que tes jambes vives
 Sont des jambes de garçon;

Tu te dis que, de ta gorge
 Jusqu'à ton ventre poli,
 Bont ton corps, en biens, regorge,
 Qu'on ne détaille qu'au lit!

O Mnasiidikka, jeunesse
 Qu'à présent aime Banthō,
 Tu te dis que ta jeunesse
 Va disparaître bientôt...

Mais sachant bien que tout passe,
 Et l'automne après l'été,
 Ton corps se meut dans l'espace
 Où tu dances pour chanter.

Aimons nos morts, douce amie:
Nous serons, un jour, comme eux.
Mais surtout aimons la vie:
Car les morts les plus fameux

Ne pourraient valoir, écloses
A l'air brumeux du matin,
Ces roses, ces vives roses,
Bel honneur de mon jardin.

Avec leurs claires minutes,
des beaux jours sont révolus.
Vois: la grille des cuspides
Aux murs ne s'agrippe plus.

Et l'automne recommence
Qui herse, par les hauteurs,
la filasse transhumance
De nos oiseaux migrateurs...

Sont en regardant les fanes
bomber avec tes regrets,
Il faut songer à tes mânes
Qui dort sous les cyprès.

Dans l'ombre qui vient, oublie
ta jeunesse, tes efforts,
Même ta mélancolie,
Pour penser mieux à tes morts.

Puis, ouvre et feuillette un livre.
Mais sache, avant de l'ouvrir,
Que l'on n'apprend à bien vivre
Qu'en songeant à bien mourir...

67
Pour J. L. Denisse.

LE VISAGE CALME.

Quels loisirs il gagne, celui qui ne regarde point ce que le prochain a dit, a fait, a pensé, mais seulement ce qui il fait lui-même, afin de rendre ses actions justes et saines.

Marc-Aurèle. liv. IV

I

Autrefois, ma chanson — puérile souvent,
 Autrefois —, ma chanson s'envolait dans le vent.
 Elle égayait la nuit de sa joie, et l'aurore
 la rendait, tour à tour, ou dolente, ou sonore
 Et vive, suivant que la douleur ou l'amour
 l'eussent, diversement, étreinte, tour à tour...
 Maintenant, je prévois l'approche d'un grand vide.
 Mes pas ont traversé l'expérience aride.
 La sagesse uniforme affirme autour de moi
 l'indulgente beauté de son bonheur étroit.
 Et sur mon front égal, l'intérieur automne
 Un pampre volubile et duveteux festonne.
 Que m'importe à présent tout ce faux apparat!
 Mais où donc est, plutôt, celui qui me rendra,
 Avec son timbre clair de joie inattendue,
 Ma lointaine chanson au fond des soirs perdue?

Que m'importent les jours rapides! que me font
des ans, la chute des automnes!
d'esprit libre, j'attends les minutes atones
Qui mes paupières fermeront...

Que m'importe la gloire et sa haute rumeur!
de bruit, la lumière, la foule,
la gloire, et sa haute rumeur qui monte ou croûle,
Que m'importe!... j'ai ma douleur.

Et les ans successifs peuvent sur moi neiger,
Et la nuit alterner l'aurore:
Je souffre, et veux souffrir de n'avoir pas encore
Une faiblesse à protéger.

O mon ami, si doux, et grave, et si savant,
 Devant nous le jet d'eau bifurque, file, fuse
 Et s'évase, éventail fluide, en eau confuse
 Qu'irise le soleil et disperse le vent.

des mêmes joncs qui le cachaient auparavant,
 font autour de la vasque où s'offre et se refuse
 la libellule au vol immobile par ruse,
 s'effiloquent toujours et murmurent souvent.

Dis, c'est là qu'autrefois, l'amour venant d'éclorre,
 trait ton rire clair à l'heure de l'aurore ?
 Car j'ai vu, toi que l'âge a pourtant assagi,
 Qu'un jeune songe a fait rougir ta jeune joue,
 lorsque, du jaune abril des joncs floches surgi,
 fiela le jet de ce geyser qui jase et joue.

In un perpétuel soubresaut de collines,
 Le rivage descend derrière l'horizon.
 Le soir tombe... Déjà, par les brises marines,
 Rêde l'amer parfum d'une âre ephalaison.

Regarde s'aplanir le goître des collines...

d'estuaire du fleuve élève, comme un doigt,
 La tourmente écarte qui dénonie le phare.
 Comprends-tu sa leçon de vigilance, ô toi
 Qui, toujours, de ton cœur lumineux fus avare ?

Oh! ce phare écartant les ombres d'un seul doigt...

de large... tout n'est plus qu'un ténébreux silence.
 Le poulx sourd du steamer semble en vain se hâter.
 La lumière du phare a disparu. Mais, dense,
 Autour de toi, croit la mouvante immensité

Que l'infini du ciel entoure de silence...

Et maintenant le jour se lève sur la mer.
 Tu hais ta solitude, et ta douleur s'attarde,
 Et tu rêves, les yeux brûlés de pleurs et d'air...
 Songeur, pour te grandir d'elles-mêmes, regarde,

là-bas, plus loin, partout, — la mer... la mer... la mer...

72

↓

Puisque tu veux savoir pourquoi toujours mon cœur
Pense abstraite de tout une riche douleur,

Entre dans ce jardin que limite une grille,
Et vois cette humble rose au teint de jeune fille.

La discrète splendeur n'ayant cours qu'un instant,
Lueille la robe en feu qui, vers le ciel, se tend.

Si non, blême et sournois, l'automne malévole
Va flétrir son pistil et faner sa corolle.

Et dès lors, fleur pareille aux plus indignes fleurs,
Rien ne subsistera de ses vives couleurs.

Et la tige où, jadis, ses grâces purpurines
S'élançaient, n'aura plus qu'un tumulte d'épines.

73

II

Toi que j'aime, Douleur à la bouche crispée,
Quel que soit mon destin, ne m'abandonne pas.
Que ta sévérité, par l'âge détrempée,
Assure mon courage et chacun de mes pas.

Sois, ensemble, indulgente, ô Douleur, et rigide.
Que la peine secrète ou l'intime sanglot
S'aperçoivent les dominant comme une égide
Dans la lucidité d'un ciel égal et haut.

Mais, déprisant ceup-tà qu'une lâche tourmente
Ulcière sans répit comme ulcière un remords,
Qui en elle ma sagesse active s'alimente
Du silence de mes désirs de gloire morts,

Afin que, devinant et ta juste amertume
Et la complexité de ton âre douleur,
Je puisse anéantir de mes songes la brume,
Et t'aimer clairement, toi que j'aime, ô Douleur!

VII

74

Tu connais la douleur. Mais d'autres ont souffert,
Hélas! qui n'ont pas su se libérer d'eux-mêmes,
Ni, fermés à l'amour que scellent des blasphèmes,
En un corps passager enclorre un cœur de fer.

des plus virils d'entre eux ont un rictus amer.
Parfois, des souvenirs serrant leurs lèvres blêmes,
Ils rêvent d'un deuil blanc de mornes chrysanthèmes
Et gémissent comme un simoun dans le désert.

Ils ont pleuré... Vas-tu pleurer, comme eux, encore,
Et de brumes remplir cette amphore d'aurore
Où ton avidité de savoir s'altérerait?

Et délaisseras-tu, pour la douleur farouche,
Qu'on devine, et qui veut ta plainte, le secret
Du regard indulgent et du doigt sur la bouche?

VIII

La bonté ne s'acquiert qu'après un dur labeur
à la fois patient, rêche et solitaire.
Il faut, en paysan qui travaille sa terre,
Admirer tout d'abord sa pensée et son cœur.

Puis chaque jour apprend au courage vainqueur
À rétrécir l'effroi de l'ombre héréditaire,
Jusqu'à l'heure où, surgis d'une opaque lumière,
Nos vœux inconscients précèdent le bonheur.

Mais il nous faut prévoir la possible rechute.
Aussi continuons l'intérieure lutte
Qui rend graves le front, et les yeux, et la voix.

Car, souvent, la sagesse est de nous rejetée,
De même qu'on peut voir l'eau fuir entre les doigts
Refermés de celui qui voit l'avenir captée.

Lève tes regards chercheurs. Le soir naissant
 A fermé du jour mort l'angoisse paupière,
 Et, dans l'ombre quotidienne, la poussière
 Des étoiles conduit son deuil éblouissant.

Que la lune soit ronde ou s'incurve en croissant,
 Rien ne peut altérer leur pureté première.
 Ondes exactement égales, leur lumière,
 Loyale, jusqu'à nous se propage et descend.

Songeur, inspire-toi de leurs splendeurs formelles.
 Comme elles, ordonné, pur et simple, comme elles,
 Compare ton esprit à leur claire beauté.

Et pauvre âme que l'ombre avait, jadis, blessée,
 Sois désormais toujours toi-même en vérité,
 Du haut du ciel intérieur de ta pensée.

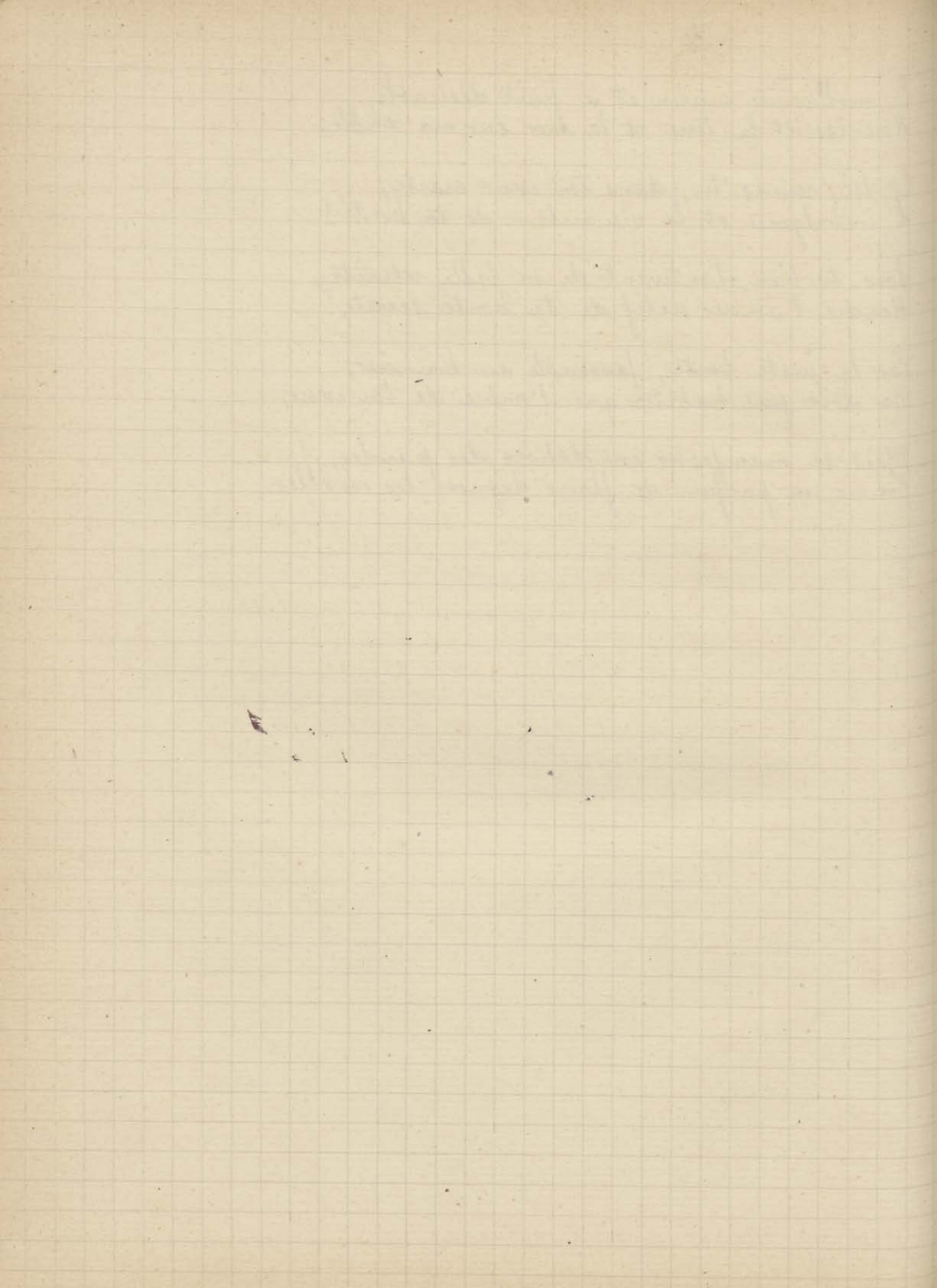
X
47
Le mollusque marin et ce fruit désirable,
Réunissent la terre et la mer sur ma table.

Et toi, réunis-tu, dans ton cœur écarté,
L'indulgence et la vie autour de ta bonté?

Sais-tu bien, l'enlevant de sa belle retraite,
Rendre l'amour actif de ta bonté secrète?

Car la juste bonté, favorable au bonheur,
Ne doit pas habiter que l'ombre de ton cœur,

Mais se manifester en dehors des paroles,
Comme un parfum de fleurs dépasse les corolles.



XI

Un froid soleil d'automne au ras du ciel s'enfonce,
 Et s'élève une voix qui n'a point de réponse.
 Pauvre homme, qui te crois incapable d'aimer,
 Un jour est mort... d'abri du contrevent fermé
 Assure ton travail sous un rond de lumière.
 Nul n'osera franchir la tenace barrière
 Dont la sollicitude entoure ton jardin,
 Ni te criera: "Veux-tu m'offrir, jusqu'à demain,
 La chaleur qui s'incruste autour des portes closes?..."
 Honte: un jour est mort, et sont mortes des roses,
 Et ce jour mort t'incline un peu plus vers la mort.
 Un jour est mort... d'as-tu rempli de ton effort?
 As-tu persévéré dans la sévère tâche
 Qui te hausse en toi-même, et t'epalte, et qui hache
 Ce qui n'est plus en toi juste simplicité?
 Es-tu plus réfléchi que tu n'avais été
 Jusqu'à ce jour? As-tu, subjuguant ta jeunesse,
 Après un dur combat maîtrisé la sagesse?...
 Est un pas étouffé sous un lourd corridor,
 Déjà, mystérieux, l'automne se prolonge
 En ton cœur... N'es-tu plus toujours le même?... Songe:
 Un jour est mort; dans un instant, tu seras mort...

de jour où tu voulus te comprendre et te voir,
 Sub la fraîcheur d'un puits s'est penché ton visage,
 Et l'eau mobile, inverse au fond plan du miroir,
 A reflété ta haute image.

On n'y devinait plus tous les élancements
 Qui combattent le mal en ton âme assagie,
 Ni ta douleur, ni les soudains affaissements
 De ta délicate énergie.

Or, toi-même, tu te parus si différent
 De l'homme tourmenté que tu te y avais être,
 Que, penché vers cette ombre humaine, et l'admirant,
 Tu ne sus pas t'y reconnaître.

d'eau cependant était mobile comme toi,
 Pure, d'une candeur qui semblait te sourire,
 Et pareille à tes yeux sincères, que l'on croit
 N'avoir qu'à fixer pour y lire.

Mais en toi s'isolait un rêve en ce moment.
 Tu ne pus, en retour, savoir ce que reflète,
 En son intérieur et calme isolement,
 D'espoir fluide l'eau secrète;

Et tu ne pus comprendre, en ton rêve incertain,
 Que, des multiples faits dont l'esprit s'embarrasse,
 Seuls, après un labeur sagesse, l'on n'atteint
 Que les contours ou la surface.

Si tu veux profiter d'une saine retraite,
Fuis la montagne haute ou la plage distraite.
La montagne la plus solitaire n'est pas
Vierge du son des voix, libre du bruit des pas:
Tu n'y seras donc point un épilé... la plage
A la proximité de l'eau, le voisinage
Des mouvantes forêts de chênes ou de pins
Et leurs murmures confondus d'arbres marins.
Tu verras les pêcheurs, et, houleuse, la barque
Dont la voile s'agite, et claque, et s'enfle, et s'arque
Au vent capricieux qui la pousse à son gré...
Donc, si tu veux loin des vivants te retirer;
Si tu cherches l'asile où, dans la solitude,
Tu pourras méditer les bienfaits de l'étude,
Dis-toi bien que les monts, la plage et sa forêt,
Ne sauraient convenir à ton rêve concret
Autant que la retraite agréable, qui t'aime
Et se cache, isolée et paisible, en toi-même.

O toi dont le regard calme toute douleur;
 Oï dont la main paisible éloigne le blasphème,
 O sagesse, de ton génie intérieur
 j'achèterai désormais le plus pur de moi-même.

Je te magnifierai de mon culte fervent
 Sur l'autel solitaire où se rêve ton rêve.
 Et peut-être qu'un jour, comme un soleil levant,
 tes rayons chaleureux monteront dans ma sève.

Ah! si je peux atteindre aux cimes que je veux;
 si je peux m'épiler de la terre, où nous sommes,
 tour à tour, égarés par nos doigts et nos yeux,
 Ne me fais pas avoir un noir mépris des hommes.

Fais que j'aie au contraire, en voyant leur fierté,
 Humble devant ma force et devant ma science,
 les gestes de candeur et de sérénité
 qui répandent les grains d'une entière indulgence.

Et toi-même, sagesse au nom doux et meilleur;
 Oï, sagesse au pouvoir de molle violence,
 Désaltère leur soif des livres; donne leur
 le double isolement de l'ombre et du silence,

Afin que, repliés en eux-mêmes; sachant
 Vaniteux les dehors dont l'esprit s'accoutume,
 Ils labourent dès lors en leurs cœurs, comme un champ,
 la fertile saveur de leur grande amertume.

Pour S.-M. Gahisto.

L'ÉVANGILE des OLIVIERS.

Et je leur ai fait connaître votre nom, et je le leur ferai connaître, afin qu'ils aient en eux ce même amour dont vous m'avez aimé, et que je sois moi-même en eux.

Saint Jean. Chap. XVII § 26.

83
d'heure meurt... Etouffant la corne des bouviers,
de choc des vases frais de l'eau de la citerne,
des clarines du soir qu'un air de flûte alterne,
d'ombre embrume l'orgueil du Mont des Oliviers
Et, plus loin, et plus loin que les taillis de vime,
Parmi les frondaisons, vers Hieroniskhalaine
Pleine du tintement nocturne du nebel,
de balancement lent où se bercent les palmes
Ivresse de parfums harmonieux et calmes
La route qui semble être en marche vers le ciel.

Or, suivie alentour d'un murmure de houle,
Une longue blancheur, sur la route, apparaît,
Belle pensivement au milieu de la foule
Qui vient du crépuscule et marche à la forêt.
Le murmure grandit avec le crépuscule
Que propage l'écho des ombres. Et, voici,
Des roses dans les mains, et des feuilles aussi,
Venir, rouges du feu contenu qui les brûle,
de rucher pueril des femmes de plus tard,
Puis les filles sans nom, fleurant l'ombre et le nard
sur un corps las des nuits d'insomnie et d'épreuve.
Et cette foule roule avec un bruit de fleuve
largi qui sinue et baille à l'estuaire...

Mais, tout à coup, le bruit et des pas et des voix
Dépêrit, et le vent s'éloigne sur les bois,
Car, fâchant de blancheur la foule et la clairière,
Droit, et miséricords, et nimbé de lumière,
Et hors de sa lumière, en lui-même, émergeant,
de doup Jésus lève ses yeux au ciel moins sombre,
Afin d'y supplier les étoiles, dans l'ombre
Qui supputé le pris de leurs pièces d'argent...

"Tous mes rêves, ainsi que des fleurs balancées,
Au vent qui les anime hésitent tour à tour.
Lentement, je succombe au poids de mes pensées
Qui voudraient maintenir l'universel amour.
Mais l'homme est trop pareil à la coupe d'argile:

Ne pouvant rien garder au secret de son cœur,
 Il publiera, sans doute en un jour, l'Évangile
 Humblement secourable à force de douleur.
 Ah! que naisse pour lui l'aube de cette aurore
 Que nul vent outrageux ne pourra déflourir;
 Qu'il souffre, en comprenant qu'il faut souffrir encore,
 Parce que tout: aimer ou pleurer, c'est souffrir.
 Et Vous, qui me voyez les bras et le front las
 D'avoir distribué l'eau qu'on ne voulait pas,
 D'avoir longtemps porté le pain de leurs tristesses,
 Dites-moi que j'ai bien mérité des pauvresses,
 Mon Père!... Dites-moi qu'en leur tendant la main,
 J'ai détourné leurs cœurs des périls du chemin!
 Dites-moi que leurs fils bénissent ma mémoire!
 Et, pour reconforter la grandeur de ma foi,
 Avant de me laisser redire qu'il faut croire,
 Avant de me laisser mourir, oh! dites-moi
 Que, de l'azur lucide où mon âme s'isole,
 Vous aimez ma saveur de terre et ma parole... "

Ainsi parla Jésus au silence des cieus.
 Puis, du ciel taciturne ayant baissé les yeux
 Vers l'ombre de la terre, il vit la multitude
 Dont l'amour recueilli peuplait sa solitude.
 Le pasteur indulgent des âmes avait là
 Et ceus de Béthléem, et ceus de Magdala,
 Et ceus de Béthanie et de Tibériade.
 Le riche conduisait le pauvre, et le malade
 Montrait, au paysan lourd d'esprit et de corps,
 Le tremblement nerveux de ses membres retors.
 Et tous, confusément troublés de vagues doutes,
 Attendaient, et, les yeux sur lui, comme aux écoutes,
 Essaiaient de poursuivre, en eux-mêmes, son rêve...

Il avait repris:

"Vous qui priez à genoux,
 Vous qui croyez, que le bonheur soit avec vous
 Et que la foi profonde, en votre âme, se lève
 Comme l'étoile, et que la source qui bruit

égale en pureté votre pureté d'âme!...
 Oh! si l'inquiétude élargissait le Hâme
 De ma voix de larté qui monte vers la nuit;
 Si j'étais bien compris de toutes les misères,
 Vous les verriez venir de l'horizon, sans fin,
 Bel un cortège obscur de pleureurs funéraires,
 Ceux qui sont talonnés par l'ombre et par la faim!...
 Mais toute vérité ressemblant à l'amphore
 Qui sommeile et vieillit au plus noir du cellier,
 Il faut, pour qu'elle s'ouvre à la soif de l'aurore,
 Un front devant l'erreur prêt à s'humilier.
 Et l'homme, dans la vie, étant la fane instable
 Bournant et tournoyant au gré fuyant de l'air,
 Est plus involontaire, hélas! qu'un grain de sable
 Qui flue ou qui reflue au ressac de la mer... "

Et sa voix devint grave ainsi que l'eau qui monte.

"J'ai dit: ayez pitié des femmes aux doigts prompts,
 De celles qui, sentant la rougeur de leur honte,
 Dénoueront leurs cheveux pour maculer leurs fronts,
 - Déjà par tant d'aveux inconséquents fleuris -,
 De la souillure chaleureuse de la cendre.
 J'ai dit: il faut aimer chez les pauvres esprits
 D'hésitante lueur qu'on y voit se répandre.
 Et j'ai dit que la vie était belle... Partout:
 Près des laes, sur la route, et dans les temples d'où
 S'epalte la ferveur des larmes et des plaintes;
 Sous les chênes, les oliviers, les térébinthes;
 Aux croyants des villas, aux croyants des taudis,
 J'ai vanté le bonheur qu'on peut trouver en elle.
 La vie est belle!... In vérité, je vous le dis,
 La vie est belle, mes enfants, la vie est belle!..."

Après avoir ainsi parlé, Jésus reprit:

"Mais il est des douleurs que plus rien ne guérit,
 Bien que le coeur humain toujours change et voyage.
 Combien sont-ils qui n'ont pas la joie en partage

36

Et qui voient augmenter, au cours de l'âge mûr,
Leurs tristesses, ainsi que l'ombre sur un mur!
Ceux-là s'en vont toujours isolés dans la vie,
Oublieux de la haine, ignorants de l'envie,
Inquiets seulement du jour qui va finir
Sans avoir épuisé l'eau de leur souvenir...
Ah! ne tourmentez pas les fleurs intérieures
Dont le seul parfum triste embaume leurs discords.
Essayez d'assourdir, en eux, le vol des heures,
Et laissez-les, dans l'ombre, ensevelir leurs morts,
Et ne tourmentez point leurs fleurs intérieures!..."

Pendant qu'il disait ce qu'il voulait leur dire,
Sa parole les apaisait comme un sourire,
Et ses yeux reculaient les courbes horizons,
Et son ombre émonvait, au loin, en Galilée,
D'heureuse Nazareth, ville aux blanches maisons.

"Amis, si ma fraîcheur est jusqu'à vous allée,
Pourquoi n'êtes-vous pas venus à ma fraîcheur?
Lorsqu'une vierge folle assombrit vos pensées,
Vers ma blessure il faut tendre vos mains blessées,
Il faut vous reposer dans la paix du Seigneur...
L'amour n'est pas le seul amour qui soit au monde.
Mais comprenez-moi bien, et vous mettez le jour,
Le plus lumineux jour sur votre nuit profonde,
Si vous pouvez savoir, pauvres cœurs en labour,
Que votre amour guérit le mal qu'a fait l'amour;
Que pour atteindre au bien le mal est nécessaire,
O mes amis riches d'opprobre et de misère
Et que, sans l'usurier qui va noircir ma tâche,
Mon labeur ne serait qu'un labeur incompris,
Comme est celui qui veut donner un coup de hache
Au fleuve dispersé dont les eaux l'ont surpris..."

Il dit, et puis leva, dans la chaste indolence,
Nocturne, dont les monts s'étaient illuminés,
Ses yeux pareils à deux étoiles de silence.

(87)

"Je veux prier pour ceux que vous m'avez donnés,
Parce qu'ils ont voulu comprendre vos paroles.
O Seigneur glorieux, avec des paraboles
J'ai pu faire connaître aux hommes votre nom,
J'ai pu les faire boire au puits de vos paroles!...
Mais les jours sont prochains, prédits par l'écriture,
Où je devrais mourir, tel un mauvais larron,
Environné, Seigneur, de la clameur impure
De ceux là qui, jamais, ne savent ce qu'ils font.
Plus tard, ils avoueront leur honte et leur blasphème!
Plus tard, ils deviendront mes amis, à leur tour,
Lorsque j'aurai gravi la colline suprême
Et pleuré sur le monde en pleurant sur moi-même!
Or n'ayant pu trouver un plus parfait amour
Que celui de donner mes jours pour ceux que j'aime,
Puisqu'en leurs cœurs profonds mon cœur est enfermé,
Traitez, Seigneur, après ce pénible mystère,
Que le candide amour dont vous m'avez aimé
S'épanouisse en eux, comme un lis solitaire
Inhale sa blancheur sur un sol embaumé!...
Que leur vertu, Seigneur, toujours se renouvelle!
Oh! Seigneur, donnez leur cette vie éternelle..."

Un silence tragique inonda lentement
l'espace, et, s'accroissant de moment en moment,
Une bise orageuse émut les asphodèles.

Alors, mêlant un geste à des phrases de miel,
ses mains, ses longues mains, blanches, pâles et belles,
sur eux, il étendit ses mains pleines de ciel.
Et tandis que mourait la trompe des bouviers
Et que s'obscurcissaient les ombres d'heure en heure,
Fortifiée par une joie intérieure,
Jésus entra dans le jardin des Oliviers.

TABLE

Table

Le Breviaire d'Amour.

I	1
II	3
III	5
IV	6
V	8
VI	9
VII	10
VIII	11
IX	12
X	13

Stances

I	I	16
---	---	----

	II	
I		20
II		21
III		22
IV		23
V		24
VI		25
VII		26
VIII		27
IX		28
X		29
XI		30
XII		31

III

I	33
II	34
III	35

IV
V
VI
VII
VIII
IX
X
XI
XII
XIII
XIV
XV
XVI
XVII
XVIII

36
37
38
39
41
42
43
44
45
46
47
48
49
50
51

Mélancolies S' Automne

I
II
III
IV
V
VI
VII
VIII
IX
X
XI
XII
XIII
XIV

53
54
55
56
57
58
59
60
61
62
63
64
65
66

Le Visage Calme

I
II
III
IV
V
VI
VII

68
69
70
71
72
73
74



~~VIII~~
~~IX~~
~~X~~
~~XI~~
~~XII~~
~~XIII~~
~~XIV~~

75
76
77
78
79
80
81

91

L'Evangile Ses Oliviers

I

83

